

## **Une importante mutation** Rina Fraticelli — Playwrights' Workshop

Vincent Glorioso, Marie-Louise Paquette and Michel Vaïs

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Glorioso, V., Paquette, M.-L. & Vaïs, M. (1986). Une importante mutation : Rina Fraticelli — Playwrights' Workshop. *Jeu*, (38), 142–145.



## une importante mutation

### rina fraticelli — playwrights' workshop

Le Playwrights' Workshop a commencé, il y a vingt ans, par un petit cercle d'écrivains qui se réunissaient pour échanger des idées sur leur travail, se lire mutuellement leurs oeuvres afin d'obtenir des réactions, des commentaires qui puissent les guider dans leur travail d'écriture. Cela allait devenir un soutien continu et précieux, pour des auteurs habitant une ville comme Montréal, qui offre très peu d'occasions de produire du théâtre en anglais.

Dix années plus tard, ce centre, consacré à la recherche et à la découverte de nouvelles oeuvres dramatiques, a pris une ampleur et un caractère beaucoup plus professionnels, par l'engagement d'un *dramaturg* professionnel qui appuie et facilite le travail des auteurs anglophones (et parfois francophones) du Canada, mais plus particulièrement du Québec. C'est une sorte de « cuisine » préparée avec les écrivains (lecture/confrontation avec d'autres textes et d'autres auteurs, travail d'atelier devant un public et série de consultations avec un dramaturge en résidence et des metteurs en scène invités). Parmi les pièces sélectionnées, sur lesquelles on a effectué le travail d'atelier, six ou sept sont montées lors du Festival annuel du Playwrights', dans une version scénique simple.

On a souvent remis en question le rôle du Playwrights' à Montréal, parce que la communauté artistique anglophone est assez réduite. C'est le même type d'interrogations qu'on soulève à propos de la section anglaise de l'École nationale de théâtre à Montréal. La question est complexe. Bien sûr, un atelier d'auteurs anglophones à Montréal n'aurait pas de sens s'il devait fonctionner comme si cette ville était un centre de théâtre anglophone, ou si la communauté théâtrale de Toronto ne se trouvait pas à plusieurs centaines de kilomètres de distance et dans un contexte culturel et politique entièrement différent.

On ne peut nier l'importance, pour les auteurs montréalais d'expression anglaise, d'entretenir des liens professionnels avec des compagnies théâtrales de l'extérieur pour compenser les faibles possibilités ici. Mais il est aussi important de souligner qu'à Montréal, ils ont accès à un milieu théâtral riche, varié, complexe et dynamique, auquel ne sont pas exposés leurs collègues du Canada anglais. Même ceux qui ne comprennent que très peu ou pas du tout le français peuvent apprécier le théâtre et en retirer beaucoup: après tout, il s'agit d'un art d'interprétation.

Tom Rack et David McIlwraith dans *The Zen of An Intelligent Machine* de Bill Kuhns, présenté au Playwrights' Workshop de Montréal en 1985.

Bien sûr, le fait de voir du théâtre québécois — aussi intéressant soit-il — ne donne pas automatiquement à un anglophone l'accès à un milieu professionnel, à des amis et à des collègues artistes. Le degré de bilinguisme requis pour lire ou pour voir une pièce de théâtre n'est pas nécessairement suffisant pour exprimer sa réalité intérieure, s'engager dans des organisations et des programmes et finalement, pour fonctionner en français. Mais cela deviendra peut-être moins important dans quelque temps. À coup sûr, les ateliers de traduction que le Playwrights' a tenus depuis quelques années (sur *Moman*, *Syncope*, *la Déprime*) et surtout sa collaboration récente avec le C.E.A.D. — le programme nommé « Transmission », qui portait sur *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles* et *Zastrozzi* — ont constitué des expériences intéressantes, provocantes et professionnellement stimulantes, qui demeurent des modèles pour des collaborations futures.

Je crois que Montréal a besoin (au moins) d'un autre théâtre anglophone, mais qui aurait un mandat différent de celui du Centaur. Ce qu'il nous faut, par exemple, c'est un petit théâtre qui se consacrerait aux textes contemporains et d'avant-garde. Un théâtre expérimental qui ne craindrait pas de prendre des risques, qui attirerait peut-être un public réduit et même marginal: ceux et celles qu'intéressent la recherche et la production d'un théâtre actuel. Il existe un public pour ce genre de théâtre, et si les expériences qui s'y font sont vraiment intéressantes, les francophones y viendront aussi. Il y a sûrement un marché pour un petit théâtre expérimental où se tiendraient des ateliers et à qui une certaine forme d'autonomie permettrait de faire quelques essais, de se risquer à quelque chose d'un peu plus aventureux.



En 1983, au Playwrights', dans une traduction d'Yvonne Klein: *les Vaches de nuit*, *Night Cows*. Interprète: Pol Pelletier.

Il y aurait place pour une sorte de théâtre de répertoire où les textes français et anglais seraient présentés dans leur langue respective: Shakespeare et Molière en alternance, une semaine de spectacles en français, une semaine en anglais. Ou les deux en répertoire: Gingras et Hollingsworth; Walker et Tremblay; Murrell et Laberge; René-Daniel Dubois et Judith Thompson. Mais aussi, Kreutz, Fornes, Müller, Hare, Churchill... les possibilités sont presque infinies. C'est un rêve, mais pas du tout fou.

Il y a cependant plusieurs problèmes plus terre-à-terre, par exemple le manque d'espace, de lieux de représentation. On accorde très peu de permis et le Système est très restrictif. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais c'est comme si on se forçait pour rendre encore plus difficile l'obtention du permis d'ouvrir une salle de théâtre. Pour l'an prochain, tous les espaces sont déjà réservés. Il serait impossible ou à peu près qu'une nouvelle troupe se trouve un endroit pour jouer. Cela n'encourage guère les plus jeunes, ou ceux qui auraient envie de faire quelque chose de neuf. Le théâtre anglophone est, de plus, très mal servi par *The Gazette*, dont le monopole est très malsain.

Il est vrai, une grande partie ou la plupart des comédiens et des metteurs en scène anglophones sont partis travailler ailleurs, mais il n'a jamais été difficile de les faire revenir pour répondre à des offres ici. Même les contrats les plus modestes pour travailler quelques jours ou quelques semaines dans un atelier au Playwrights' leur est une excuse suffisante pour rentrer à Montréal. Montréalais un jour, Montréalais toujours! Il n'est jamais facile de quitter sa ville pour travailler à l'extérieur. Mais j'estime que les anglophones du Québec sont en train de vivre une importante mutation et qu'ils vont se reconnaître en tant que groupe culturel différent des anglophones du reste du Canada. Cela, c'est quelque chose que les Montréalais vivant et travaillant à l'extérieur savent déjà.